

UN APPRENTISSAGE DÉMYTHIFIÉ

Lucie Lequin

Nadia Fahmy-Eid, Micheline Dumont, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école, Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*. Montréal: Boréal Express, 1983. 413 p.

Livre-dossier, cet ouvrage situe l'apprentissage de la féminité dans son contexte historique et éclaire en particulier l'éducation des filles. Il permet de révéler aux femmes un peu plus de la mémoire collective de leur passé. Loin de l'étude des femmes éminentes, il décante le passé des femmes ordinaires et illustre la genèse de notre présent. Il participe de la pratique actuelle de l'histoire des femmes qui s'inscrit dans l'histoire sociale et se garde d'enfermer toutes les femmes dans un vécu univoque et globale. Dans la même foulée que *l'Histoire des femmes au Québec*, ouvrage de synthèse de notre histoire, *Maîtresses de maison, maîtresse d'école* poursuit les retrouvailles avec notre passé.

Il s'agit d'un ouvrage spécialisé qui réunit six textes inédits et huit textes significatifs déjà publiés sur le sujet. Douze historiennes animées par Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont ont collaboré à son élaboration. Elles y retracent l'histoire du rapport des femmes québécoises à la famille et à l'école. Associer femmes, famille et école n'est pas fortuit car c'est dans la famille d'abord et dans l'école ensuite que s'assimilent très tôt les représentations, les valeurs, les normes et les modèles véhiculés par la société. Les références sont précises et abondantes. Le premier chapitre, "Bilan de recherche", fait état des nombreuses études relatives soit à la famille, soit à l'école. Il s'agit d'une mise au point rigoureuse et importante; la richesse bibliographique nous en fait oublier quelque peu l'aridité.

Dans la première partie, les auteures étudient l'axe femmes/éducation de la Nouvelle-France jusqu'en 1970. Des constantes traversent les textes, les époques. Du couvent des Ursulines au collège Marie-Anne, l'éducation diffère selon les classes sociales, les races, les sexes. De plus, la mainmise sur l'éducation des filles par les religieuses favorise le clivage entre l'éducation privée et publique. Toutefois, il appert que sans les écoles privées qui, au dix-neuvième siècle, jouissaient d'une stabilité financière certaine, le secteur public pour filles de milieux modestes aurait été encore plus défavorisé, comme en témoigne l'étude de Marie-Paule Malouin sur l'académie Marie-Rose. Enfin, ce rôle prépondérant des religieuses a contribué à l'infériorisation des enseignantes laïques, qui, elles, ne bénéficiaient pas de la protection immédiate de l'Église. Les articles de Marta Danylewycz et de Marise Thivierge examinent le statut précaire des enseignantes laïques et nous rappellent que l'infériorisation des enseignantes actuelles — accès difficile aux postes-cadres de l'éducation — s'enracine dans plusieurs décennies de préjugés.

RECENSIONS

Les auteures témoignent aussi du fossé entre la philosophie officielle de l'enseignement et la pratique. D'une part, les programmes pour jeunes filles sont fondés sur une conception globale de la femme, ainsi que de sa place et de son rôle au sein de la structure sociale. D'autre part, il ressort de ces études une certaine incohérence entre l'idéal des communautés religieuses et la réalisation de cet idéal. Les causes de cet écart sont multiples et varient selon les époques. Ainsi, l'éducation des filles chez les Ursulines de Québec sous le régime français était "perturbée" par les contingences socio-géographiques, comme le souligne Nadia Fahmy-Eid. Il semble que les jeunes filles de la Nouvelle-France jouissaient d'une plus grande liberté de pensée et de comportement que la jeunesse féminine française de la même époque et étaient beaucoup moins malléables. Pour sa part, Marie-Paule Malouin constate que le conformisme des objectifs visés dans l'éducation des filles au dix-neuvième siècle n'est qu'apparent car les religieuses enseignantes, par la formation intellectuelle des élèves, déclenchent sans le vouloir un mécanisme évolutif inévitable. Ce clivage idéologie/pratique explique aussi le succès mitigé de l'enseignement ménager et familial qui, sans l'appui soutenu du pouvoir, aurait disparu beaucoup plus tôt. Complètement déphasé, ce type d'enseignement ne répondait plus à la réalité et dans la pratique, les religieuses s'éloignaient souvent des normes. Sous une autre forme, on retrouve cette dichotomie dans l'ambiguïté des objectifs de l'enseignement supérieur. Michèle Jean montre que d'une part, les religieuses assuraient à leurs étudiantes un enseignement identique à celui des garçons; d'autre part, elles devaient rassurer la société que ces études maintenaient la femme à l'intérieur de son "rôle naturel".

Les textes de la deuxième partie font état du rapport femmes/famille et des variantes que l'urbanisation et l'industrialisation ont instaurées. De nouveau, il ressort de l'ensemble de ces textes, un écart entre le rôle de reine du foyer accolé aux femmes par l'idéologie officielle et le vécu des femmes. Que ce soit l'analyse de Francine Barry sur la domesticité féminine, celle de Micheline Dumont sur les salles d'asile des soeurs Grises, ou celle de Bettina Bradbury sur l'économie familiale, l'image de la femme est polymorphe et, contrairement au mythe de la femme au foyer, beaucoup de femmes doivent avoir un travail rémunérateur. Quant à l'article de Marie Lavigne sur la fertilité des Québécoises, il s'attaque à un autre mythe véhiculé par notre mémoire collective, celui de la grande fertilité des Québécoises que les méthodes de statistiques ont en grande partie créé.

Afin d'étudier cette rupture d'avec l'image unifiée, Denise Lemieux, dans "La socialisation des filles dans la famille", suggère des pistes à explorer afin de mieux cerner le devenir des filles: contes enfantins, jeux, manuels d'éducation, vêtements, journaux, écrits intimes. Enfin, "Découvrir la mémoire des femmes" par Micheline Dumont appréhende les nouvelles orientations en histoire des femmes et présente l'histoire comme un projet militant.

Cet ouvrage réfléchi, documenté constitue un ensemble de données importantes sur l'éducation des femmes au Québec. Dans cette époque où l'on parle tellement de l'oppression des femmes, de leur victimisation séculaire, les auteures parlent aussi des actes indépendants, audacieux et autonomes de plusieurs femmes laïques ou religieuses et tentent de sonder le fossé entre

REVIEWS

l'éducation réelle et l'éducation prônée. Cette optique demande un examen plus approfondi et c'est là, sans doute, que devrait se poursuivre l'étude de l'axe femmes/éducation. L'on aurait souhaité que le thème récurrent de la dichotomie théorie/pratique fasse l'objet d'un article de synthèse ou encore qu'il soit placé au centre même de ces études, car il semble en être le coeur. De toutes façons, les auteures ont posé plusieurs jalons qui pourront alimenter des recherches fructueuses.

Institut Simone de Beauvoir
Université Concordia

POT-POURRI

Mair Verthuy

Julia Bettinotti et Jocelyn Gagnon eds. *Que C'est Bête, Ma Belle!*
Soudens-Donzé, Montréal 1983, 143 pp.

C'est par un article d'Anne Richer dans *La Presse* que ce petit livre fut attiré à mon attention. Anne Richer est féministe et loyale; elle exprimait dans sa rubrique l'indignation suscitée en elle par ce qui lui semblait être des attaques contre sa consœur du *Journal de Montréal*, Claire Harting, et reprochait aux intellectuelles leur manque de solidarité féminine.

La curiosité me gagna, je l'achetai et je le lus.

La plaquette porte en sous-titre les mots: études sur la presse féminine au Québec, mais une lecture, même rapide, nous apprend qu'il s'agit d'une certaine presse féminine et d'autre part d'une page pour femmes tirée d'un quotidien montréalais tout ce qu'il a de plus masculin. L'éventail n'est donc ni exhaustif, ni objectif (ce qui n'est pas un mal en soi), ni homogène, quoi qu'en disent les auteurs. Il s'agit — et je cite — de la "roture" de la presse destinée particulièrement aux femmes. Cette "roture", sur une période de neuf mois — septembre '79 en mai '80 —, a été soumise à l'analyse de Bettinotti et de Gagnon. C'est dans l'ensemble de bonne guerre.

Lecteurs et lectrices auraient quand-même souhaité une explication des méthodes utilisées, voire des buts visés. A la page 14, on nous signale que: "A l'origine, nous voulions simplement décrire ces productions reconnues sous le nom de "presse féminine" . . .", mais il n'y a pas de véritable suite à cette phrase et nous ne savons donc pas par quoi ce désir original a été remplacé.

On nous parle de "champs sémantiques" (p.14), on fait un peu appel à la sémiotique, on fait allusion ailleurs à une tentative de cerner un *mood* (?), mais